NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

83 N° 4 1961

Le sens de l'Église chez les Pères latins

P.-Th. CAMELOT

p. 367 - 381

https://www.nrt.be/fr/articles/le-sens-de-l-eglise-chez-les-peres-latins-1815

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le sens de l'Eglise chez les Pères Latins

Mysterium Ecclesiae
(Ambr., *De Inst. Virg.*, 3, 24)

Ces pages * se proposent d'étudier, chez les Pères et Docteurs latins du IVe siècle, autres que S. Augustin, ce qu'on pourrait appeler leur « conscience ecclésiale », ou leur « piété ecclésiale », — en d'autres termes, la place que tient l'Eglise dans leur pensée, leur piété, leur vie. Nous n'aurons pas à dégager de leurs écrits, de façon systématique, les grandes lignes d'une ecclésiologie. A la différence d'un Cyprien ou d'un Augustin plus engagés dans des controverses directement ecclésiologiques, ni S. Hilaire, ni S. Ambroise, ni S. Jérôme, n'ont songé à élaborer une théologie de l'Eglise, de sa structure et de sa hiérarchie, de ses pouvoirs et de son autorité. Aussi, quoique l'on puisse, sur tous ces points, trouver chez eux bien des éléments doctrinaux importants, ce n'est pas cet aspect de leur pensée qui nous retiendra.

Mais il n'est peut-être pas très facile de saisir et d'exprimer cette « conscience ecclésiale » d'un Hilaire, d'un Ambroise ou d'un Jérôme. Hommes d'Eglise, évêques, pasteurs, docteurs, ils sont étroitement mêlés à la vie de l'Eglise de leur temps ; ils défendent sa foi contre les hérésies, sa liberté contre les empereurs. Ils vivent dans l'Eglise, de l'Eglise, pour l'Eglise. L'Eglise est le milieu où baigne toute leur vie, où naît et se développe leur pensée, leur piété. Mais ils nous ont laissé peu de confidences sur leur vie intérieure et leur pensée personnelle ; ils n'ont guère exprimé cette expérience qu'ils font quotidiennement de la vie de l'Eglise, de leur vie dans l'Eglise. Rares sont les confidences comme celle d'un S. Jérôme, dont on a pu dire qu'aucun Père n'a exprimé aussi vivement son amour passionné pour l'Eglise [1]. De Bethléem il écrivait : « Je n'ai jamais épargné les hérétiques, et j'ai mis tout mon soin à ce que les ennemis de l'Eglise soient aussi pour moi des ennemis personnels » (*C. Pel.*, Prol., *P.L.*, 23, 497) !

---

* Ces pages sont extraites de *Sentire Ecclesiam*. La conscience de l'Eglise comme force constitutive de la piété. Recueil publié à l'occasion du 60e anniversaire du P. Hugo Rahner, sous la direction de Jean Daniélou et de Herbert Vorgrimler. Fribourg, Herder, 1961. — Un autre chapitre du même recueil sera consacré à S. Augustin. Quoiqu'il appartienne au Ve siècle, nous ferons parfois allusion aussi à S. Léon.

1. B. Altaner, *Patrologie*, 5e éd., 1958, p. 364.

C'est toute l'histoire du IVe siècle, de ses controverses et de ses luttes, qu'il faudrait refaire ici pour montrer la place qu'a tenue l'Eglise dans la vie et le cœur de ces grands docteurs. Il est cependant un point où s'exprime, de façon très vive et unanime, en même temps que très originale, leur sens de l'Eglise, et, si l'on peut dire, leur pensée ecclésiale : c'est leur interprétation de l'Ecriture. L'Ecriture tout entière, entendue spirituellement, leur parle du Christ, et par là-même, elle leur parle de l'Eglise. Comme dit S. Hilaire, ils n'hésitent pas à reconnaître dans toute l'Ecriture « praefiguratam Ecclesiae praefigurationem » (*Tract. Myst.*, II, 1; *C.S.E.L.*, 65, 30) [2]. S. Ambroise verra de même, dès l'origine du monde, la sainte Eglise, promise dans le Paradis, préfigurée dans le déluge, annoncée par la Loi, appelée par les Prophètes (*Expos. Ps.* 118, 1, 4; *C.S.E.L.*, 62, 7). S. Jérôme, en qui on est parfois tenté de voir le champion d'une exégèse strictement littérale, n'hésite pas, nous le verrons, à entendre de l'Eglise « iuxta intelligentiam spiritualem » tout ce qui selon la lettre est dit de Jérusalem (*In Hier.*, L. II, 17; *C.S.E.L.*, 59, 85. Cfr *In Soph.*, 3, 1; *P.L.*, 25, 1376) [3]. C'est donc à cette interprétation ecclésiale de l'Ecriture que nous nous arrêterons ici, pour essayer d'y découvrir quelque chose de la conscience ecclésiale des Pères.

Sans doute un esprit moderne, formé à des disciplines et à des méthodes strictement rationnelles, pourra-t-il trouver que certaines de ces figures sont arbitraires, voire incohérentes. Ainsi S. Ambroise parlera-t-il du vaisseau de l'Eglise qui, au milieu des flots agités du monde, demeure immobile parce qu'il est édifié sur le roc de l'Apôtre (*Ep.*, 2, 1; *P.L.*, 16, 879) ! Mais sous la bigarrure apparemment fantaisiste de ces allégories, se dessinent les lignes très nettes du visage de l'Eglise.

Ainsi toutes les femmes de la Bible sont-elles figures de l'Eglise [4]. C'est Agar et Sara, *sacramenta, futurorum typi* (Hier., *Ep.* 123, 12; *C.S.E.L.*, 56, 86-87; cfr Ga 3, 21-31); Rébecca (Ambr., *De Jacob*, II, 2, 2, 9; *C.S.E.L*, 32, 2, 36) : « Veniente Rebecca, *futurae Ecclesiae* animo videns (Isaac) *mysteria* » (Ambr., *Ep.* 50, 16; *P.L.*, 16, 1159); Rachel : « Haec in Genesi *Ecclesiae typum* gessit... » (Hil., *In Matth.*, I, 7; *P.L.*, 9, 923); c'est Rahab (« Magnis *spiritualiter* gerendorum *sacramentis*... » (Hil., *Tr. Myst.*, II, 9; *C.S.E.L.*,

2. Est-ce à S. Hilaire que S. Augustin avait emprunté certaines formules? « Haec Scripturae secreta divinae indagamus, ut possumus, alius alio magis minusve congruenter, veruntamen fideliter certum tenentes, non ea sine *aliqua praefiguratione futurorum* gesta atque conscripta, neque nisi *ad Christum et eius Ecclesiam*, quae civitas Dei est, esse referenda : cuius ab initio generis humani non defuit praedicatio, quam per omnia videmus impleri » (*De Civ. Dei*, XVI, 2, 3; *C.S.E.L.*, 40, 2, 127).

3. Cfr A. Penna, *Principi e carattere dell'esegesi di S. Gerolamo*, Rome, 1950, pp. 101-102, 142-143.

4. Y. Congar, *Marie et l'Eglise dans la pensée patristique*, dans *Rev. des Sc. Philos. et Théol.*, 38 (1954), p. 21.

32, 163), la veuve de Sarepta, *typus Ecclesiae* (A m b r., *In Luc.*, IV, 50; *C.S.E.L.*, 32, 3, 163; cfr *De vid.*, 3, 14; *P.L.*, 16, 239); c'est la pécheresse qui oint les pieds de Jésus (A m b r., *Ep.* 40, 24; *P.L.*, 16, 1110. Hi e r., *Ep.* 122, 3; *C.S.E.L.*, 56, 66); c'est la femme qui touche la frange de son vêtement (A m b r., *De Paen.*, I, 7, 31; *P.L.*, 16, 476); c'est la femme guérie dans la synagogue (A m b r., *In Luc.*, VII, 175; *C.S.E.L.*, 32, 3, 360); c'est la veuve qui verse son obole au trésor du Temple (A m b r., *Ep.*, 26, 5-6; *P.L.*, 16, 1043); c'est aussi la femme qui met le ferment dans la pâte, pour que le monde entier soit purifié et transformé (A m b r., *De Paen.*, I, 15, 21; *P.L.*, 16, 491. Cfr *In Luc.*, VII, 186-192; *C.S.E.L.*, 32, 3, 366-370).

Il faut citer tout au long ce dernier texte au moins : à travers une psychologie « trichotomiste », on y verra comme Ambroise a profondément éprouvé cette action sanctifiante et transformante de l'Eglise: « Nous sommes d'accord avec les bons auteurs (*boni auctores*) pour dire que l'Eglise sanctifie par le levain spirituel l'homme, qui est fait de corps, d'âme et d'esprit. Car le corps et l'âme sont sanctifiés, et la grâce spirituelle même reçoit un accroissement de sanctification, quand, par le ministère de l'Eglise pour ainsi dire en fermentation, et par l'enseignement des Ecritures, qui s'enfle en quelque sorte par le brassage et l'abondance des paroles célestes, leur commerce répandu dans l'homme entier, mêlé à lui, l'aura pénétré de telle sorte que tout ne soit plus qu'un seul levain » (*loc. cit.*, 190).

Cependant, malgré cette admiration d'Ambroise pour la sanctification opérée par l'Eglise, un autre trait apparaît à travers toutes ces figures féminines, qu'il ne faut pas manquer de relever. S. Hilaire n'hésite pas à parler de l'Eglise pécheresse, *Ecclesia peccatrix* (*Tr. Myst.*, II, 9; *C.S.E.L.*, 65, 35), composée de publicains, de pécheurs et de païens (*ib.*, I, 3; *C.S.E.L.*, 65, 6), elle est pardonnée et purifiée par son époux, Jésus, le nouvel Adam, le vrai Josué. Comme à la pécheresse du repas chez Simon, « in typum Ecclesiae ex gentibus congregatae » (H i e r., *Ep.*, 122, 3; *C.S.E.L.*, 56, 66), Jésus lui pardonne ses péchés, pour en faire son épouse, sainte et immaculée. On ne peut manquer de rappeler ici la façon audacieuse dont Chrysostome aussi bien qu'Augustin parlent du Christ qui prend la prostituée pour en faire son épouse vierge [5]. Mais on remarquera aussi combien ces réflexions nous font entrer dans la profondeur du mystère de l'Eglise, lié à celui de la rédemption, et de toute l'histoire du salut [6].

C'est dans le même esprit qu'Ambroise encore interprète la tragique histoire de Dina (Gn 34). Les fils de Jacob ne comprennent pas qu'il

5. Cfr S. J e a n C h r y s o s t o m e, *Hom. in Eutropium*, 6; *P.G.*, 52, 402. S. A u g u s t i n, *Serm.*, 188, 4; 191, 3; 213, 7; *P.L.*, 38, 1005, 1010, 1063-1064.

6. Dans une perspective assez différente, S. Léon remarquera que l'intégrité de l'Eglise du Christ n'est pas compromise par les fautes des évêques, *Ep.* 105, 3; *P.L.*, 54, 1000.

s'agit là du *mysterium* des gentils rassemblés dans la foi. Le patriarche au contraire souffre douloureusement de cette atroce vengeance, car, au plan moral, il aime la mansuétude et la clémence; mais, dans un esprit « mystique », il prévoit le mystère (*sacramentum*) de l'Eglise rassemblée de toutes les nations : « *Quanta mysteria, quia tibi est Ecclesia Dei...* » (*De Jacob*, II, 7, 32-33; *C.S.E.L.*, 32, 2, 50-51) [7].

Nous reviendrons plus loin sur l'universalisme de l'Eglise, sortant du cadre étroit de la Synagogue (cfr Ambr., *Ep.*, 40, 24; *P.L.*, 16, 1110) pour rassembler toutes les nations dans le corps du Christ, dans la maison de Dieu, dans l'unique arche du salut. Mais il faut auparavant s'arrêter sur l'image de l'Eglise, épouse, vierge et mère, en laquelle la piété eccclésiale des Pères s'attarde avec tant de complaisance [8].

L'image est largement traditionnelle depuis S. Paul commentant la *Genèse* (Gn 2, 23 et Ep 5, 31-32), et donnant sa signification la plus profonde au mystère (*sacramentum*) de l'homme et de la femme. C'est encore, traditionnellement aussi [9], le sens que les Pères donnent aux figures nuptiales du *Cantique des Cantiques* : avant l'union du Verbe avec l'âme chrétienne, ils les entendent des noces du Christ avec l'Eglise. C'est peut-être à travers ce symbolisme que se perçoit le mieux la profondeur de leur piété et de leur amour pour l'Eglise. Les textes sont innombrables, nous ne ferons ici qu'en citer quelques-uns, presque au hasard.

Il faut rappeler d'abord, parce que ce sont les plus clairs et les plus obvies, ceux qui s'inspirent directement de S. Paul et de la Genèse. Ainsi S. Hilaire, *Tr. Myst.*, I, 3-4; *C.S.E.L.*, 65, 4-6, ou S. Ambroise, *Expl. Ps.* 37, 27; *C.S.E.L.*, 54, 156 : « Christi autem et Ecclesiae sacramentum non carnale, sed spirituale esse quis dubitet? » Ou encore *De Inst. Virg.*, 3, 24; *P.L.*, 16, 311 : « Nous remarquons donc que par la femme s'est accompli le céleste mystère de l'Eglise, *mysterium Ecclesiae*, qu'en elle a été figurée la grâce pour laquelle le Christ est descendu et a accompli l'œuvre éternelle de la rédemption de l'homme... » [10].

Mais on trouverait peut-être un enseignement plus significatif dans certaines interprétations allégoriques, où se joue librement la fantaisie poétique des Pères, mais où apparaît aussi au vif leur sens de l'Eglise. C'est ainsi que S. Ambroise allégorise l'histoire de Ruth.

---

7. On remarquera la distinction des trois sens de l'Ecriture, littéral, moral et mystique : celui-ci vise le mystère du Christ et de l'Eglise.

8. Cfr S. Tromp, *Ecclesia Sponsa Virgo Mater*, dans *Gregorianum*, 18 (1937), pp. 5-29.

9. Au moins depuis S. Hippolyte.

10. S'appuyant sur l'autorité « des prophètes et de l'apôtre », S. Hilaire interprète dans ce sens le Ps. 138, v. 5 : « Non est occultatum os meum a te... » Cet *os* du Christ, le nouvel Adam, c'est l'Eglise qui est son corps... (*Tr. in Ps.* 138, 29; *C.S.E.L.*, 22, 764-765).

« Le Christ seul est l'époux, que doit épouser cette épouse qui vient de chez les Gentils, pauvre et sans ressources, mais riche déjà de la moisson du Christ : elle va déposer dans le sein de son cœur les gerbes d'une moisson féconde et les restes du Verbe, pour nourrir de nouveaux aliments cette veuve épuisée par la mort de son fils, cette mère pauvre d'un peuple mort... » (*De fide*, III, 10, 72; *P.L.*, 16, 604). L'Eglise épouse n'avait rien par elle-même, elle est comblée des richesses du Christ; elle a perdu ses premiers enfants (la synagogue!), mais elle trouve chez les païens de nouveaux fils, et elle sera la mère de peuples nombreux : l'idée revient sans cesse!

De façon plus curieuse encore peut-être, le même Ambroise allégorise l'histoire de David et de Bethsabée. Le roi s'est épris de l'épouse d'Urie, qu'il avait aperçue se baignant nue sur la terrasse de sa maison. Cela ne peut être que le signe de grands mystères. L'évêque rappelle que le Christ aime l'âme sainte, qu'il aimait Lazare et Marie, qu'il aime son Eglise, bien qu'elle soit nue et qu'elle n'ait pas encore revêtu la beauté des vertus. Apprenons à reconnaître ici l'Eglise pure, l'Eglise qui cherche, qui se hâte et se lave devant la maison du Christ, le vrai David, quand Jean baptisait dans le Jourdain. Ainsi le Christ a vu son Eglise nue, il l'a vue et il l'a aimée, il a vu sa bien-aimée nue et, plein de charité (*quasi filius caritatis*), il l'a aimée. ... Ainsi le Christ a désiré la beauté de son Eglise et il l'a préparée pour en faire son épouse... (*Apologia David altera*, 8, 41-42; 9, 48; *C.S.E.L.*, 32, 2, 384-386, 391-392. Cfr *In Luc.*, III, 38, qui se réfère expressément à l'*Apologia*).

Cette interprétation, où l'on entend quelque écho de l'émouvante parabole d'Ezéchiel 16, ainsi que de l'Epître aux Ephésiens, donne, aux yeux d'Ambroise, son vrai sens au récit de la faute de David (*peccatum-mysterium, culpa-sacramentum, In Luc., loc. cit.; C.S.E.L.*, 32, 3, 126-127). Mais au-delà de cette typologie, on remarquera que la figure de l'Eglise épouse rachetée se situe au cœur de l'histoire du salut et du mystère de l'Incarnation. Le Verbe a aimé l'humanité pécheresse et dépouillée, il est venu jusqu'à elle pour en faire son épouse bien-aimée et son corps, pour en faire aussi la mère du peuple qu'il voulait rassembler [11].

Cette épouse bien-aimée est belle : Ambroise ne se lasse pas de le répéter. Ainsi s'en venait Rébecca, apportant en dot les mystères célestes, portant des bijoux aux oreilles et aux bras, puisque la beauté de l'Eglise brille dans la foi et dans les œuvres... Elle est donc belle, l'Eglise, qui s'est acquis des fils dans les peuples ennemis... (*De Isaac vel anima*, 3, 7; *C.S.E.L.*, 32, 1, 646). Elle est la « couronne de gloire », la « joie de toute la terre » (*Expos. Ps.* 118, 15, 11; *C.S.E.L.*,

11. De la même façon, S. Hilaire voit dans la douloureuse histoire d'Osée « praefiguratam Ecclesiae praefigurationem » (*Tr. Myst.*, II, 1; *C.S.E.L.*, 65, 30).

62, 335). Elle est belle à l'imitation du Christ lui-même, et ses chaussures sont lavées de tout péché (*ib.*, 17, 16; 385-386). Sa beauté brille du sang du Christ; et c'est en la voyant que l'Esprit Saint s'écrie : « Que tu es belle et suave, amour (*caritas*) dans tes délices » (*Cant.*, 7, 6) ! « Elle est belle de l'éclat de sa vertu, suave du charme de la grâce, du pardon des péchés; aucune amertume du péché ne la trouble, et l'amour dont elle aime Dieu a pris le nom de Dieu lui-même, puisque Dieu est amour » (*ib.*, 17, 22; 388).

C'est aussi bien le Christ qui, voyant vêtue de blanc son Eglise, ou bien l'âme pure et lavée par le bain de la régénération, — car pour Ambroise l'âme sainte et l'Eglise sont une même chose, et c'est dans le baptême que l'Eglise trouve sa beauté (cfr Ep 5, 26) — c'est le Christ qui dit : « Que tu es belle, mon amie, que tu es belle... ». « C'est dans les âmes que l'Eglise est belle. Aussi le Verbe Dieu lui dit-il : Tu es toute belle, mon amie, et il n'y a en toi aucun défaut, parce que la faute a été engloutie. ... Aussi le Seigneur Jésus, invité par le désir d'un si grand amour, par la beauté de sa parure et de sa grâce, puisqu'il n'y a plus chez ceux qui ont été lavés aucune souillure de faute, dit-il à l'Eglise : Place-moi comme un signe sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras..., pour que ta foi resplendisse dans la plénitude du sacrement. Que tes œuvres brillent aussi et qu'elles fassent voir l'image de Dieu, à l'image de qui tu as été faite... » (*De myst.*, 7, 37-41; *C.S.E.L.*, 73, 104-106).

On retrouve ailleurs encore la même interprétation ecclésiale et baptismale du *Cantique*; par exemple : « Que sont les seins de l'Eglise, sinon les mystères (*sacramenta*) du baptême? La mort prématurée de Valentinien ne l'a pas empêché d'y boire le lait des nouveaux baptisés; que personne ne le méprise, que personne ne l'écarte; qu'il entre dans la demeure la plus cachée de la mère Eglise, et dans tous les secrets du mystère, pour y boire la coupe de la grâce spirituelle » (Ambr., *De obitu Valent.*, 75; *C.S.E.L.*, 73, 364). L'évêque de Milan nous donne là une indication précieuse sur le « baptême de désir », mais aussi il nous signifie qu'il faut avoir, en fait ou en désir, bu au sein de l'Eglise le lait des enfants nouveau-nés pour pouvoir dans sa demeure la plus secrète boire à la coupe de la grâce de l'Esprit Saint. Il n'y a pas de sainteté en dehors de l'Eglise Mère.

Epouse, l'Eglise aime son Epoux d'un amour unique : Comme l'Epouse du *Cantique*, la Synagogue pouvait dire : « Quem *dilexit* anima mea » (cfr Ct 1, 6; le texte que lisait Ambroise portait en effet le parfait *dilexit*). Mais l'Eglise, elle, aime (*diligit*), et n'a jamais changé de sentiment envers le Christ (Ambr., *Hexaem.*, IV, 5, 22; *C.S.E.L.*, 32, 1, 128-129). La remarque grammaticale est peut-être bien inutilement subtile; mais elle dit en deux mots tout l'essentiel : « (Ecclesia) nunquam circa Christum suum mutat affectum ». Et n'est-ce pas là,

lancé comme en passant, un témoignage très simple et très fervent de la conscience ecclésiale d'un Ambroise? Le même Ambroise, commentant à la fois le *Cantique* et l'épisode de la pécheresse en S. Luc 7, 36-50, dit encore : « L'Eglise ne cesse de baiser les pieds du Christ, et c'est pourquoi dans le *Cantique* elle ne réclame pas seulement un baiser, mais beaucoup; comme Marie elle est attentive à tous les discours du Christ, elle écoute toutes ses paroles. ... Seule l'Eglise a des baisers, comme l'épouse; le baiser est le gage des noces, et la prérogative du mariage » (*Ep.*, 41, 18; *P.L.*, 16, 1118).

Au-delà des allégories on retiendra de ces textes que c'est par la charité que l'Eglise est épouse; c'est aussi par sa foi. Si l'Eglise épouse est miraculeusement vierge, il s'agit au premier chef de la virginité de la foi (c'est dans ce sens qu'il faut entendre Ap 14, 4, sur les « vierges » qui suivent l'Agneau partout où il va). Ambroise lui-même le dit clairement, interprétant au sens « mystique » les paroles de Jésus sur l'indissolubilité de l'union conjugale. « L'Epoux, c'est le Christ; l'Epouse, c'est l'Eglise; épouse par la charité, vierge par la chasteté (*integritate*) ». C'est bien de l'intégrité de la foi qu'il s'agit : les adultères sont tous ceux, philosophes, manichéens, ariens, sabelliens, « qui voudraient adultérer la vérité de la foi et de la sagesse » (*In Luc.*, VIII, 9; *C.S.E.L.*, 32, 3, 395). Ainsi encore S. Léon, en qui on croirait entendre un écho du vieil Hégésippe [12] : « C'est elle l'Eglise Vierge, l'épouse d'un seul Epoux, qui ne souffre pas d'être souillée par aucune erreur, pour que dans le monde entier il y ait entre nous l'intégrité d'une chaste communion, en laquelle nous embrassons la société de Votre Dilection » (*Ep.*, 80, 1-2, à Anatole de Constantinople; *P.L.*, 54, 913-914). Ailleurs le pape ajoute qu'il s'agit précisément de la foi à l'incarnation, foi par laquelle toute l'Eglise est le corps du Christ (*Serm.*, 47, 3; *P.L.*, 54, 293-294). Le rapprochement de ces textes est intéressant et montre que derrière les images il y a une pensée dogmatique très ferme : c'est l'incarnation qui fait du Christ et de l'Eglise un seul corps; c'est aussi la foi à cette incarnation qui est le lien qui fait de l'Eglise l'épouse du Verbe incarné.

Cette épouse virginale est aussi une mère féconde. Vierge par la chasteté, l'Eglise est mère par les fils qu'elle enfante. Elle est vierge dans ses mystères (*sacramenta*), mère dans les peuples (Ambr., *De virg.*, I, 6, 31; *P.L.*, 16, 197). Ici encore, il faut remarquer que cette image traditionnelle s'inscrit à la fois dans l'interprétation spirituelle de l'Ecriture, et dans une vue chrétienne de l'histoire de l'homme et du salut. Eve nouvelle en effet à côté du nouvel Adam, l'Eglise elle

12. « L'Eglise était alors appelée vierge, parce qu'elle n'avait pas été souillée par de vains discours » (dans Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 2, 4). — Cfr encore S. Augustin : « Ipsa (Ecclesia) et mater et virgo est; mater visceribus caritatis, virgo *integritate fidei* et pietate » (*Serm.*, 192 — 2, 2; *P.L.*, 38, 1012).

aussi est « mère des vivants »[13], et donne au Christ de nombreux enfants. On l'a déjà dit, le mystère de la naissance d'Eve est la figure du *mysterium Ecclesiae*. Adam appelle sa femme « Vie » (= Eve), car c'est par la femme que se multiplie dans les peuples la série des générations humaines, et c'est par l'Eglise qu'est donnée la vie éternelle (Ambr., *De Inst. virg.*, 3, 24; *P.L.*, 16, 311). On admirera dans le passage suivant le jeu subtil des interprétations : « Quod factum est in ipso, vita est... » (Jn 1, 4). « Car la vie, c'est l'Eglise. En lui elle a été faite, en sa côte, en lui Eve est ressuscitée. Or Eve est la vie, c'est-à-dire ce qui a été fait (*quod factum est*) : et Eve qui avait péri, a été sauvée par l'Eglise, comme il est écrit 1 Tm 2, 15, c'est-à-dire par la génération de ses fils » (Ambr., *Expl. Ps.* 36, 20; *C.S.E.L.*, 64, 87. Cfr *In Luc.*, II, 86-87; *C.S.E.L.*, 32, 3, 91). S. Jérôme écrit de son côté : « Sit una Eva mater cunctorum viventium, et una Ecclesia parens omnium Christianorum » (Hier., *Ep.*, 123, 11; *C.S.E.L.*, 56, 84). On le voit, Jérôme tire argument de ce rapprochement pour insister sur l'unité de l'Eglise, seule mère des chrétiens : en dehors d'elle on ne peut trouver la vie. La piété ecclésiale des Pères s'appuie sur l'interprétation spirituelle de l'Ecriture et s'en nourrit.

Dans une ligne un peu différente, sacramentelle celle-ci, et cependant encore biblique, S. Léon voit cette maternité de l'Eglise se réalisant au baptême : « C'est le même Christ qui est né de l'Esprit Saint et de la Vierge Mère, et qui par le même souffle de l'Esprit féconde son Eglise immaculée, pour que, *par l'enfantement du baptême*, naisse la multitude innombrable des fils de Dieu, dont il est dit : Ils ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu... » (*Serm.*, 63, 6; *P.L.*, 54, 356)[14].

C'est ici qu'apparaît le parallèle entre l'Eglise et Marie, puisque, comme l'Eglise, Marie aussi est la nouvelle Eve. Ce sujet a de nos jours suscité une abondante littérature; nous ne pouvons ici qu'en dire un mot, en nous limitant au point de vue qui est le nôtre ici, et aux auteurs qui nous occupent[15]. Nouvelle Eve, Marie est à ce titre la figure de l'Eglise, *Ecclesiae typus*. S. Ambroise serait le premier à l'avoir dit expressément[16]. Commentant le récit évangélique de la

13. « Vera mater viventium », remarquait déjà Tertullien, *De anima*, 43, 10; *C.S.E.L.*, 20, 372).

14. Sur l'Eglise et le baptême, on nous permettra de renvoyer à notre livre, *Spiritualité du baptême*, Paris, 1960, ch. 3, pp. 61-84.

15. Citons seulement les recueils de la *Société Française d'Etudes Mariales* : *Marie et l'Eglise*, 3 vol. Paris, 1951, 1952, 1953. *La Nouvelle Eve*, 4 vol. Paris, 1954, 1955, 1956, 1957. Et sur le sujet qui nous occupe plus particulièrement ici : A. Müller, *Ecclesia-Maria, Die Einheit Marias und der Kirche* (Paradosis 5), Fribourg (Suisse), 1951. — H. Rahner, *Maria und die Kirche*, Innsbruck, 1951. — Y. M. J. Congar, *Marie et l'Eglise dans la pensée patristique*, dans *Rev. des Sc. Philos. et Théol.*, 38 (1954), pp. 3-38.

16. Cfr J. Huhn, *Das Geheimnis der Jungfrau-Mutter Maria nach dem Kirchenvater Ambrosius*, Wurtzbourg, 1954, p. 128. Tout le chapitre 1er de la IIe

maternité virginale de Marie, épouse cependant de Joseph, l'évêque de Milan passe de la suite des événements, *series veritatis*, au *mysterium* : Marie, épouse et vierge, est le *type* de l'Eglise, immaculée, mais épouse. L'Eglise en effet nous a conçus virginalement de l'Esprit, et nous enfante virginalement sans douleur (*In Luc.*, II, 7; *C.S.E.L.*, 32, 3, 45). Plus loin, interprétant de façon à vrai dire un peu étrange Lc 2, 21 et Ex 13, 12, il revient sur la même idée de la maternité virginale de l'Eglise, figurée par celle de Marie : « Nul commerce humain n'a pénétré le mystère du sein virginal, mais une semence sans tache a été déposée dans ses entrailles immaculées par le Saint-Esprit. Le seul en effet des enfants de la femme qui soit parfaitement saint, c'est le Seigneur Jésus... C'est lui le saint en qui va s'accomplir le mystère dont les saintes prescriptions de la Loi dessinaient la figure, attendu que seul il devait donner à l'Eglise, sainte et vierge, d'enfanter de son sein entrouvert, par une fécondité sans tache, le peuple de Dieu » (*In Luc.*, II, 56-57; *C.S.E.L.*, 32, 3, 72-73).

C'est encore le *mysterium Ecclesiae* qu'Ambroise retrouve au Calvaire, dans les mots de Jésus confiant Marie à S. Jean. Ceci encore est un mystère, *mysticum*. Ce n'est pas à Joseph, en effet, l'époux déjà âgé, que Jésus confie sa Mère [17], mais à Jean qui est plus jeune. « Il s'agit ici du mystère de l'Eglise : auparavant unie au peuple ancien, en apparence, non effectivement, après avoir enfanté le Christ et l'avoir semé dans les corps et les âmes des hommes, elle a, sur l'ordre de Dieu, choisi la société du peuple plus jeune... » (*In Luc.*, X, 134; *C.S.E.L.*, 32, 3, 506). Nous allons revenir sur ce thème. Retenons seulement ici que la piété de l'évêque de Milan ne sépare pas Marie de l'Eglise, et les enveloppe toutes les deux d'une même dévotion. Tout ce qui est dit de Marie vise le mystère de l'Eglise, et en retour, tout ce qui a été prophétisé de l'Eglise, par exemple dans le *Cantique*, l'est aussi de Marie : « Quam pulchra etiam illa quae *in figura Ecclesiae de Maria prophetata sunt!* » (*De inst. virg.*, 14, 89; *P.L.*, 16, 326) [18]. A un mot comme celui-là on peut juger à quel point, pour un Père comme S. Ambroise, le mystère de l'Eglise et celui de Marie sont liés, indissolublement, à travers le même mystère de l'Ecriture.

Nous avons déjà laissé entendre qu'un autre trait se dégage de ces figures féminines de l'Eglise. Ambroise et Jérôme font remarquer que l'Eglise, comme Ruth ou Bethsabée, est l'épouse étrangère, qui apporte

---

partie de ce livre intéressant est consacré à *Marie et l'Eglise*. On peut dire sans crainte que, dans l'Eglise ancienne, Ambroise est le grand docteur de ce mystère.

17. Par une interprétation assez étrange elle aussi, Ambroise semble supposer que S. Joseph est encore en vie au moment de la mort de Jésus : il doit donc se donner bien du mal pour expliquer pourquoi ce n'est pas à lui qu'est confiée la garde de Marie! Cfr déjà *In Luc.*, II, 4.

18. Sur cette incessante réciprocité de Marie et de l'Eglise dans l'interprétation spirituelle de l'Ecriture, voir le beau livre du P. H. de Lubac, *Méditation sur l'Eglise*, Paris, 1953, ch. IX, *L'Eglise et la Vierge Marie*, pp. 241-285.

au Christ des enfants qui viennent de loin. Ils entendent signifier par là la rupture avec la Synagogue, « le peuple ancien », rupture déjà montrée par S. Paul dans l'épisode de Sara et d'Agar (Ga 4, 22 ss). Peut-être une préoccupation de polémique anti-juive n'est-elle pas absente de leur pensée [19] : l'essentiel en tout cas est qu'à propos de cette rupture ils entendent bien montrer que l'Eglise est universelle et qu'elle accueille en son sein des fils et des filles qui lui viennent de loin. Il faudra revenir sur ce point.

S. Jérôme dit bien que l'Eglise rassemble « les restes d'Israël » (*Ep.*, 69, 5; *C.S.E.L.*, 54, 686). Mais, commentant Isaïe 60, 1 et ss, « Surge, illuminare, Jerusalem... », il lit en ce texte du prophète la substitution de l'Eglise à la synagogue : « Croyons que tout cela s'adresse à l'Eglise : elle a d'abord été rassemblée à partir du peuple juif, puis la lumière qui s'était levée sur elle, a été transmise par les apôtres aux païens. On lui dit : Lève-toi, brille. — Celle qui est tombée en des peuples incrédules, qu'elle se lève dans les fidèles; celle qui est tombée dans les synagogues, qu'elle se lève dans les Eglises... » (*In Is.*, L. XVII, ch. 60, 1; *P.L.*, 24, 588). Il voit aussi, dans l'aire d'Ornan le Jébuséen choisie pour être l'emplacement du Temple, l'Eglise se levant non en Israël, mais chez les Gentils (*Ep.*, 46, 2; *C.S.E.L.*, 54, 331), et commentant le Psaume 44, « Propterea confitebuntur tibi populi... », il contemple « l'Eglise, la reine, épouse du Christ, sortie de son peuple et de la maison de son père, c'est-à-dire du judaïsme et de la gentilité. Ses fils sont les apôtres, et plus généralement les chrétiens, dont le nom nouveau rappellera celui du Christ, et le perpétuera éternellement, et non pas seulement pour la durée d'une ou deux générations » (*Ep.*, 65, 2; *C.S.E.L.*, 54, 646). L'Eglise naît du judaïsme *et de la gentilité,* qui va se substituer à lui.

C'est dans le même sens qu'Ambroise interprète à sa façon l'épisode de Bethsabée, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. « Rien n'empêche de croire que ce soit en figure, *in figura,* que Bethsabée se soit unie au saint David, *pour signifier l'assemblée des nations,* qui n'était pas unie au Christ par le mariage légitime de la foi : elle devait, contre les prescriptions de la Loi, entrer dans la grâce du Christ par des voies détournées; en elle la sincérité toute nue du cœur et la simplicité ouverte, justifiée par la grâce du bain (allusion au baptême!), attirerait l'esprit et provoquerait la charité du véritable David, du roi éternel... » (*Apol. Proph. David,* 3, 14; *C.S.E.L.*, 32, 2, 308). Il y a là un *mysterium* : Ambroise y revient dans le *Traité* sur S. Luc : « Une fois éliminé celui qui jadis revendiquait pour épouse la foule des Gentils (Urie!), l'Eglise s'unit à un autre époux, au véritable David. ... A celui-ci s'est unie l'Eglise, et, fécondée par le mystère de la parole et par l'esprit de Dieu, elle a enfanté le corps du Christ,

19. Voir, p. ex., M. Simon, *Verus Israel,* Paris, 1948, p. 205.

c'est-à-dire le peuple chrétien » (*In Luc.*, III, 38; *C.S.E.L.*, 32, 3, 126). Ainsi Ambroise retrouve l'Eglise partout! Mais on voit le sens de cette allégorie. Bethsabée représente le peuple des païens. Celui qui était son époux et son maître est écarté (Urie représenterait-il le démon?), et elle s'unit au Christ dont David n'est que la figure. La gentilité devient donc l'Eglise. Fécondée par la parole et l'Esprit (cette double mention est à relever), elle enfante au Christ le peuple chrétien, qui est son corps. L'Eglise est épouse, mère, corps du Christ.

D'autres images, traditionnelles et bibliques elles aussi, expriment le mystère de l'Eglise. Elle est la maison et le temple de Dieu, elle est la ville sainte, la véritable Sion, la Jérusalem céleste. Nos Pères développent avec bonheur ces comparaisons dont toutes assurément ne sont pas également significatives [20]. Nous n'en retiendrons ici que celles qui nous paraissent toucher plus au fond du *sacramentum Ecclesiae* et qui en même temps nous révèlent mieux la conscience et la piété ecclésiales des Pères.

« L'Eglise est la cité de Dieu; l'Eglise est le corps du Christ » (Ambr., *Expos. Ps.* 118, 15, 35; *C.S.E.L.*, 62, 349). Ce corps est une maison, une cité, un temple. L'Eglise, dit Ambroise, est la tente (*tabernaculum*) des justes (*De Abrah.*, II, 3, 11; *C.S.E.L.*, 32, 1, 573), c'est la maison des âmes pieuses, dont la patrie est le ciel (*Expl. Ps.* 48, 18; *C.S.E.L.*, 64, 372); « la maison, c'est l'Eglise; l'abondance de la maison, c'est le débordement des grâces; le torrent de volupté, c'est l'Esprit Saint » (*Expl. Ps.* 35, 19; *C.S.E.L.*, 64, 64).

Cette cité qu'est l'Eglise, c'est Jérusalem. La cité de David, pense S. Hilaire, a été fondée « in praefigurationem Ecclesiae », c'est-à-dire du corps du Christ, la cité du grand Roi (*In Matth.*, 4, 24; *P.L.*, 9, 941). S. Jérôme le répète après lui : « Tout ce qui au sens littéral s'entend de Jérusalem, doit au sens spirituel se rapporter à l'Eglise » (*In Hier.*, II, 17; *C.S.E.L.*, 59, 85). Jérusalem est toujours le *type* de l'Eglise (*In Soph.*, 3, 1; *P.L.*, 24, 724; etc.) [21]. La cité sainte, fondée

---

20. Ainsi, par exemple, celle qui voit la naissance de l'Eglise à Bethléem : « L'arche s'est arrêtée d'abord à Bethléem (cfr Ps. 131, 6); Dieu a commencé à se reposer parmi les hommes là où le Dieu Fils unique a habité un corps de chair. L'Eglise commence donc à Bethléem, puisqu'elle a commencé à exister avec le Christ... » (S. Hilaire, *Tr. in Ps.* 131, 13; *C.S.E.L.*, 22, 672). Comme le Psaume continue en rappelant que l'arche s'est ensuite arrêtée « in campis sylvae », Hilaire voit là aussi une figure de l'Eglise, qui s'est répandue parmi les nations, pour faire des tanières d'animaux sauvages « le repos de Dieu, sa maison, son temple et sa possession » (*ib.*). On retrouve la même idée chez S. Ambroise (*In Luc.*, II, 50; *C.S.E.L.*, 32, 3, 69 : « Videte nascentis Ecclesiae exordium... », et la suite, que nous retrouverons plus loin), et encore chez S. Léon, dans un sermon de Noël : « Generatio enim Christi origo est populi christiani, et natalis capitis natalis est corporis » (*Serm.*, 26, 2; *P.L.*, 54, 213). Tout ce qui se dit du Christ se dit aussi de l'Eglise : c'est là le principe, indiscutable, de ces allégorismes, si discutables qu'elles puissent être dans le détail!

21. A. Penna a rassemblé un certain nombre d'exemples de cette typologie, *op. cit.*, pp. 101-102, 141-143.

sur la montagne de Sion (Hil., *In Ps.* 64, 2; *C.S.E.L.*, 22, 235), ne peut être cachée, car, comme dit l'Apôtre, il n'y a pas d'autre fondement que le Christ (1 Co 3, 11). Donc, puisque ceux qui sont du Christ ont été choisis dans le corps du Christ avant la constitution du monde, que l'Eglise est le corps du Christ, que le fondement de notre construction est le Christ, et que la cité est fondée sur la montagne, c'est lui qui est la montagne où on cherche qui pourra se reposer (Hil., *In Ps.* 14, 5; *C.S.E.L.*, 22, 87). Et encore : « Cette bienheureuse Eglise, qui est le corps du Seigneur, dont le fondement est le Christ, est signifiée par la montagne » (*In Ps.* 124, 3-4; *C.S.E.L.*, 22, 598-600).

La cité sainte est aussi bien fondée sur les apôtres [22], ses tours sont les évêques (Ambr., *Hexaem.*, VI, 49; *C.S.E.L.*, 32, 1, 241). Elle se construit dans la paix et l'unité (Hil., *In Ps.* 121, 11; 126, 8; *C.S.E.L.*, 22, 577, 618).

En elle seule, comme dans la citadelle de David, on peut trouver le Christ, trouver la vérité et le salut : « In arce David, qui interpretatur manu fortis, hoc est Christi, omnia sunt dogmata veritatis » (Hier., *In Is.* VII, 22, 9; *P.L.*, 24, 271). Il ne peut avoir la pureté, celui qui est en dehors de l'Eglise du Seigneur. « En dehors de l'Eglise Catholique, il n'y a rien d'intègre, il n'y a rien de chaste... » (S. Léon, *Serm.*, 79, 2; *P.L.*, 54, 419). L'argent et l'or de ceux qui sont en dehors de l'Eglise ne peuvent au jour de la colère du Seigneur sauver l'âme de ceux qui les possèdent (Hier., *In Ezech.*, II, 7, 19; *P.L.*, 25, 71-72). Quiconque est sauvé l'est dans l'Eglise ou dans la Jérusalem céleste (Hier., *In Joel.*, 3, 1; *P.L.*, 25, 980). Retenons ce dernier mot, sur lequel nous allons revenir avant de finir.

Aussi l'Eglise est-elle la ville où se rassemblent tous les peuples de la terre. Cette préoccupation « catholique », où se réalisent les perspectives universalistes des Psaumes et des Prophètes, apparaît assez fréquemment chez les Pères pour qu'on puisse citer ici un certain nombre de textes caractéristiques.

Le Christ, dit S. Hilaire, rassemble dans son Eglise les captifs qu'il a libérés de la domination du péché, « les constituant dans le corps de sa chair. C'est lui en effet qui est l'Eglise, la contenant tout entière en lui-même par le *sacramentum* de son corps. Sion n'existait pas avant d'être délivrée, mais c'est Sion qui a été délivrée... » (*Tr. in Ps.*, 125, 6; *C.S.E.L.*, 22, 609). Et S. Léon faisant allusion à la sortie d'Egypte et au mystère pascal, peut dire que les chrétiens, « descendance, race

22. Dans la perspective qui est la nôtre en ces pages, nous ne pouvons ici que faire une rapide allusion à ce que dit S. Jérôme de l'Eglise Romaine, fondée sur Pierre (*Ep.*, 15, 2, à Damase; cfr *Ep.*, 41, 2). Et encore : « C'est là, à Rome, qu'est la Sainte Eglise, que sont les *trophaea* des apôtres et des martyrs, et la vraie confession du Christ, et la foi vantée par l'Apôtre... mais aussi l'ambition, la puissance, la grandeur de la ville » (*Ep.*, 46, 11). Il faudrait se rappeler aussi ce que S. Léon dit avec tant de conviction de « la solidité de la foi de Pierre », p. ex. *Serm.*, 3, 2; 62, 2; *Ep.*, 10, 1; *P.L.*, 54, 145-146, 350-351, 629.

spirituelle d'Abraham, ne sont pas nés d'une race d'esclaves, mais dans une famille de liberté » (*Serm.*, 53, 3; *P.L.*, 54, 318).

Le Christ a daigné rassembler toutes les nations dans l'unique corps de son Eglise. Ainsi parle S. Ambroise (*Expl. Ps.* 1, 50; *C.S.E.L.*, 64, 40). Et S. Jérôme à son tour commentant Isaïe voit l'Eglise venant des deux peuples, rassemblée par les apôtres (*In Is.*, XV, 54, 15; *P.L.*, 24, 526) et construite par toutes les nations (*ib.*, XVII, 60, 10; 593-594). La vigne du *Cantique* 8, 11, est la *congregatio populorum* plantée dans la multitude des nations; elle remplace l'ancienne plantation, qui ne pouvait porter de fruits. Une seule brebis s'est perdue, mais une fois rappelée, elle a rempli les dimensions de tout l'univers. Une seule brebis s'était laissé égarer par l'erreur, mais la multitude des peuples a été rassemblée par la grâce du Seigneur. L'homme a erré, mais l'Eglise désormais est un mur et un mur solide... (Ambr., *Expos. Ps.* 118, 22, 41; *C.S.E.L.*, 62, 508).

Les eaux de la Genèse rassemblées en un même lieu sont l'image de l'unique *congregatio* du Seigneur, de l'unique Eglise. Le peuple catholique a été rassemblé de toute vallée. Désormais il n'y a plus plusieurs assemblées, mais une seule assemblée, une seule Eglise. Il est dit : Que l'eau se rassemble de toute vallée : il s'est fait une assemblée spirituelle, il s'est fait un seul peuple. L'Eglise s'est remplie d'hérétiques et de païens. ... C'est d'eux que s'est accrue la foi de l'Eglise, que s'augmente l'assemblée quotidienne (Ambr., *Hexaem.*, III, 1, 3; *C.S.E.L.*, 32, 1, 60). Elle rassemble ainsi toute les nations : « (Christus) dignatus est omnes gentes in unum corpus Ecclesiae congregari » (Ambr., *Expl. Ps.* 1, 50; *C.S.E.L.*, 64, 42) [23]. « Tous sont appelés à l'Eglise, pour que tous soient rachetés par le Christ » (*ib.*, 48, 5; 364). Le Christ rassemble dans son Eglise les captifs qu'il a libérés de la domination des vices, les renouvelant pour une vie nouvelle, les transformant en un homme nouveau, faisant d'eux le corps de sa chair. *C'est lui qui est l'Eglise,* il la contient tout entière en lui par le *sacramentum* de son corps (Hil., *Tr. in Ps.* 125, 6; *C.S.E.L.*, 22, 609). Cette Eglise, qui jadis était affligée et livrée à la captivité dans le peuple juif, le Christ se la réconcilie en appelant les nations; ses portes sont toujours ouvertes, elles ne se ferment ni jour ni nuit, elles sont ouvertes sans interruption à ceux qui veulent être sauvés, et à ceux qui veulent croire au Christ dans la joie comme dans la tribulation, l'accès n'est pas refusé (Hier., *In Is.*, XVII, 60, 10; *P.L.*, 24, 594). En un mot, « Ecclesia constat ex omnibus » (Ambr., *De vid.*, 11, 70; *P.L.*, 16, 255).

Cette unité, on le voit, est le fait de la foi et de la charité, et l'œuvre de l'Esprit Saint. « Ce n'est pas la Loi qui a assemblé l'Eglise,

23. Cfr encore : « Prophetae quidem *congregationem gentium* atque *Ecclesiae* annuntiaverunt *aedificationem* futuram » (*Ep.*, 70, 1; *P.L.*, 16, 1234).

mais la foi du Christ » (Ambr., *Serm. c. Auxent.*, 24; *P.L.*, 16, 1014). « L'assemblée de la sainte Eglise s'élève en un seul corps lié et attaché par l'unité de la foi et de la charité » (Ambr., *De off.*, III, 3, 19; *P.L.*, 16, 150). C'est par l'Esprit Saint qu'est construite l'Eglise (Ambr., *De Sp. S.*, II, 10, 110; *P.L.*, 16, 766; cfr Hier., *In Mich.*, I, 1; *P.L.*, 25, 1162 : « Ecclesia autem Christi... Spiritus unitate coniuncta est... »). Nous avons déjà cité les mots si forts de S. Ambroise : « L'Eglise, fécondée par la semence de la parole et par l'Esprit de Dieu, a enfanté le corps du Christ, c'est-à-dire le peuple chrétien... » (*In Luc.*, III, 38; *C.S.E.L.*, 32, 3, 126) [24]. Sans image ni allégorie, S. Léon a vigoureusement insisté sur cette présence de l'Esprit, qui fait l'unité de l'Eglise, et est pour les fidèles exigence d'unité (*Serm.*, 75, 5; 78, 1; 79, 4; *P.L.*, 54, 403, 416, 420). « Nous sommes sanctifiés par le même Esprit, nous vivons de la même foi, nous courons aux mêmes sacrements. Ne méprisons pas cette unité, n'attachons pas peu de prix à cette communion... » (*Serm.*, 41, 3; *P.L.*, 54, 274). Plus efficaces seront la prière et la pénitence quand elles sortiront de cœurs unanimes : « Alors la dévotion sera plus efficace et plus sacrée quand dans les œuvres de piété toute l'Eglise n'aura qu'un cœur et qu'un même sentiment » (*Serm.*, 89, 2; cfr 88, 2-3; *P.L.*, 54, 445, 441-442).

L'Eglise est la cité rachetée par le sang du Christ; elle est appelée la colombe, à cause de la simplicité de la multitude des croyants : le mot de *simplicité* est sans doute à prendre ici en un sens très fort, celui de l'unité qui rassemble en elle la multiplicité (Hier., *In Soph.*, 3; *P.L.*, 25, 1162). Ainsi, dit S. Hilaire, dans le monde entier, *in orbe*, il n'y a qu'une Eglise, et chaque ville, *urbs*, a son église; elle est une en toutes, bien qu'il y en ait plusieurs, car en plusieurs on n'en trouve qu'une (*Tr. in Ps.* 14, 3; *C.S.E.L.*, 22, 86; cfr *In Ps.* 131, 14; 673).

Tout cela, S. Hilaire l'a dit en un très beau texte, qu'on nous excusera de citer tout au long :

« Le corps de l'Eglise est un... par l'unité de la foi, par la communion de la charité, par la concorde des œuvres et de la volonté, par le don unique en tous du sacrement : nous sommes donc tous un. Et Paul nous exhorte à l'être en disant : « Je vous en conjure, frères, ayez tous même sentiment, exercez la même charité... » (1 Co 1, 10). Et quand se sera réalisé ce qui est écrit : « Tous les croy-

24. S. Ambroise rapproche de façon assez curieuse cette idée de l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise de l'image traditionnelle de l'Eglise-navire : « L'Eglise est un navire, qui, sous le souffle du Saint-Esprit gonflant la voile de la croix du Seigneur, navigue bien en ce monde... Dans ce navire c'est Pierre qui pêche... » (*De virginitate*, 18, 118-119; *P.L.*, 16, 297). On pourrait trouver, chez S. Hilaire en particulier, de nombreuses allusions au « vaisseau de l'Eglise » : « Navis Ecclesiae typum praefert » (*In Math.*, 13, 1; *P.L.*, 9, 993). Quand Jésus monte dans la barque de Pierre, cela signifie qu'il quitte la synagogue pour passer à l'Eglise (*ib.*, 14, 9; *P.L.*, 9, 999).

Sur la barque de Pierre, on peut lire l'art. du P. H. Rahner, *Navicula Petri. Zur Symbolgeschichte des Römischen Primats*, dans *Zeitschr. für Kath. Theol.*, 69 (1947), pp. 1-35.

ants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4, 32), alors nous serons la cité de Dieu, alors nous serons la sainte Jérusalem, car Jérusalem est construite comme une cité, dont toutes les parties se rassemblent dans l'unité (*cuius participatio eius in idipsum*). Et ceux qui communient d'un même cœur à cette cité parfaite ne peuvent se séparer en divers côtés, mais ils se rassemblent dans l'unité » (*Tr. in Ps.*, 121, 5; *C.S.E.L.*, 22, 573).

L'Eglise enfin est sur la terre la figure et l'attente de la Jérusalem céleste. « *Ecclesia,* écrit S. Ambroise, *est imago caelestium* ». Quand l'ombre est passée, l'image a pris sa place. L'ombre était la synagogue; dans l'ombre on trouve la Loi, dans l'Evangile la vérité... (*De interpellatione Job et David,* IV, 2, 2; *C.S.E.L.*, 32, 2, 274). L'interprétation allégorique, on le voit, n'exclut pas le sens du développement et de la succession dans le temps des étapes de l'histoire du salut. L'Eglise est donc, par rapport à la Synagogue et à la Loi, la vérité apportée par l'Evangile; par rapport à la consommation finale, elle n'est encore que l'image des choses futures.

Appliquant à l'Eglise le mot de S. Paul sur Adam type du Christ (*forma futuri,* Rm 5, 14), S. Hilaire lui aussi voyait dans l'Eglise *forma futurae* : « Habitons dès maintenant dans l'Eglise, la Jérusalem céleste, pour ne pas être ébranlés à jamais. Habitant dans celle-ci, nous habiterons dans celle-là, car celle-ci est le type (*forma*) de celle-là. ... Mais celle-ci aussi est céleste, et celle-là est céleste : celle-ci est Jérusalem, et celle-là est l'Eglise de toutes les multitudes des anges, c'est l'Eglise des premiers-nés, c'est l'Eglise des esprits fondés dans le Seigneur (cfr He 12, 22-23) » (*Tr. in Ps.*, 124, 4; *C.S.E.L.*, 22, 600).

Citons une dernière fois S. Hilaire :

« *Jerusalem aedificatur ut civitas* (*Ps.* 121, 3). Le Psaume ne dit pas « une cité », mais « comme une cité ». Car cette édification de la cité terrestre, la construction du temple, l'installation du tabernacle, préfiguraient l'image de cette cité éternelle et céleste. Et puisque l'édification de cette cité céleste doit s'achever à travers le temps et jusqu'à la consommation du temps, et à travers toutes les générations, l'Ecriture signifie qu'elle s'édifie sans limite de temps, en disant « aedificatur ut civitas », jusqu'à ce que, comme dit l'Apôtre, entre la totalité des nations, et alors le reste d'Israël sera sauvé » (*Tr. in Ps.* 121, 4; *C.S.E.L.*, 22, 572-573).

La construction de l'Eglise ne sera achevée qu'à la fin du monde. Et en attendant le temps de l'Eglise est le temps de la lutte et de la souffrance, de la patience et de l'espérance. Ce sont sans doute ces grandes vues de foi qui animaient la piété ecclésiale des Hilaire et des Ambroise, comme des Athanase ou des Basile, et les soutenaient dans leur lutte contre les ariens pour la liberté et la sainteté de l'Eglise de Jésus-Christ.

Le Saulchoir-Etiolles ...
par Soisy-sur-Seine (S.-et-O.)

P.-Th. CAMELOT, O.P.